



Martine Polisset, DE LA NATURE À L'ABSTRACTION

Elle vit et travaille au cœur du vieux village de Biot, connu pour ses maîtres verriers, ses céramistes et ses bijoutiers. C'est dans une ancienne boulangerie du xiv^e siècle qu'elle a installé son atelier; lieu d'expression de toutes ses créations et ses recherches. Graines, fruits, légumes, coraux, artefacts archéologiques sont autant de sources d'inspiration pour Martine Polisset, qui considère la nature comme essentielle à sa pratique.

Pourquoi avoir quitté Paris pour Biot, célèbre pour ses verreries autant que pour ses poteries?

En vacances à Biot en 1970, j'ai rencontré le bijoutier Denis Essayie, le père de mon enfant. Il travaillait avec Claude Pelletier chez Torun, une grande bijoutière suédoise, considérée comme l'une des plus importantes orfèvres du xx^e siècle et la première femme orfèvre à avoir acquis une renommée internationale. Il y avait là un noyau d'artistes très important, l'ambiance qui y régnait correspondait à ce dont j'avais envie, à savoir entrer en relation et travailler avec tous ces gens venus

de milieux éclectiques. L'époque était belle et foisonnante, il y avait une énergie toute particulière dans ce village, une effervescence et une émulation qui faisaient que tous les artistes se mélangeaient.

Avant d'ouvrir votre premier atelier en région Provence-Alpes-Côte d'Azur, quels sont les principaux marqueurs de votre formation?

Sans hésitation Jacques d'Andon, un de mes professeurs à l'École Met de Penninghen. Non seulement parce qu'il m'a beaucoup appris sur le dessin, mais aussi parce que sa philosophie était

proche de ma sensibilité. Il parlait beaucoup du poète et écrivain Paul Valéry, de son livre *Les Merveilles de la mer. Les coquillages* [paru en 1936]. J'ai continué mes études à l'École des métiers d'art où je suis entrée dans la section peinture sur porcelaine. J'allais souvent fureter dans la section céramique où j'ai fini par rencontrer Claude Champy, Bernard Dejhongue... Une fois diplômée, en 1968, j'ai commencé à fabriquer mes propres décors sur des vases en biscuit que j'émaillais et cuisais dans la boutique Art et Décoration de ma mère, à Paris dans le 17^e arrondissement. Ce n'est qu'en 1971, lorsque je m'installe à Biot que commence la recherche de graines, comme un rapprochement, une même référence au vivant qui me passionne depuis toujours. Depuis toute petite, c'est dans la nature que tous mes sens sont en éveil. J'aime toucher, goûter, sentir...

Votre enfance a-t-elle été fondatrice dans vos choix artistiques?

Les souvenirs les plus marquants datent en effet de mon enfance. Cette période m'a profondément nourrie. Je suis née en Sologne, puis nous avons déménagé pour Paris lorsque que j'avais 5 ou 6 ans. Mon frère Hervé et moi avons été élevés entre la ville et la campagne. Nous habitons une belle propriété à Meulan-en-Yvelines, à une cinquantaine de kilomètres de Paris, avec un immense parc. Je vois encore les roses autour de la maison, le muguet sous le noisetier... Il y avait un chemin dans le sous-bois qui allait jusqu'à la Seine où je trouvais des œufs de merles tombés du nid. Je sentais l'odeur de la coquille, une odeur chaude et rassurante. Je grimpais aussi dans les arbres pour voir les nids de plus près. Mes parents – ma mère, ancienne styliste de mode chez Maggy Rouff, et mon père, architecte – étaient proches de la nature et des animaux. Mon père surtout qui pêchait et fabriquait ses mouches. On vivait entourés d'objets rares et éclectiques, achetés par ma mère sur des coups de cœur. Je me souviens de bustes romains en marbre, de grandes sculptures en pierre... Chaque pièce était une curiosité qui m'intriguait. Mon parcours artistique a commencé sans le savoir par cet intérêt pour la nature. Aujourd'hui encore, je continue à me nourrir de l'équilibre et de l'harmonie de ces formes. Je deviens ce que je fais, je suis le fruit ou le végétal.

MARTINE POLISSET EN 5 DATES

- 1964** Entre à l'École Met de Penninghen et Jacques d'Andon.
- 1965** Suit la section céramique et peinture sur porcelaine de l'École des métiers d'art.
- 1971** Installe son atelier à Biot: premières sculptures en terre, graines.
- 2008** Exposition personnelle, galerie XXI, Paris.
- 2013** Création de nouvelles formes aux plis ondulés



Plissée bulle, 2013, 26 x 18 cm, terre paperclay.



Grenade, 2002, faïence blanche émaillée, 32 x 26 cm.

Vous utilisez volontiers le verbe « surdimensionner » pour décrire les formes que vous créez. D'où vient ce goût pour traduire l'infiniment petit en format monumental ?

Regardez attentivement un arbre, un platane par exemple. *A priori*, toutes ses feuilles sont identiques mais, en réalité, aucune ne l'est véritablement. Cette irrégularité me fascine. C'est ce qui fait la beauté du vivant, et c'est ce qui me touche énormément. Je suis pénétrée des proportions naturelles. J'ai l'œil, je ne mesure pas. Quand je dis que je les surdimensionne, c'est pour en sublimer les lignes, les profils, les plans. En 1970, je suis allée en Suède rendre visite à mon frère et j'ai découvert le livre de Bertel Bager, *Naturen som formgivare* [paru en 1957]. Les photographies de formes végétales présentées m'ont tellement intéressée qu'elles ont influencé le travail de mes premières graines, celles réalisées en 1971 principalement en grès. Depuis, et afin que les spectateurs aperçoivent mieux leur beauté, j'ai toujours réalisé en grand format certaines graines, fruits et légumes dont la forme me touche particulièrement. En 1990, j'ai sculpté une *Tête d'ail* de 47 cm ; en 1992, des *Caramboles* de 52 cm ; en 1993, un *Fenouil* de 72 cm... Mais ma plus grande pièce est une *Fève* en terre de grès noir chamottée qui date des années 2000 : elle mesure 240 x 70 cm.

Votre « objet fétiche » (voir RCV n° 233) est une pierre recouverte de lichen. De quelle manière vous a-t-elle inspirée pour la création de terres émaillées ?

Les lichens sont des organismes passionnants. Ce sont les premiers organismes vivants qui ont colonisé la croûte terrestre. C'est un morceau de nature dans mon atelier qui a influencé ma série des *Lichens*. Sur la pierre que j'ai trouvée, le lichen jaune semble être immortel. Dans les années 2000, mes œuvres étaient la plupart du temps en faïence blanche ou rouge brique, suivant le rendu des émaux que je souhaitais. Le travail de l'émail était alors très important, long et ardu comme sur les *Grenades* émaillées, pour que les couleurs ne disparaissent pas avec le temps et résistent à des températures du plus froid au plus chaud. En pratique, j'effectue une première cuisson à environ 980°C, ensuite je pulvérise l'émail blanc satiné, sauf sur les graines qui sont masquées et protégées par du papier pour permettre la pose d'un émail rouge brillant et intense sur chaque graine. Pour une palette de nuance plus proche du fruit, je vaporise ensuite la pièce d'oxydes et de couleurs à l'aide d'un vaporisateur à bouche, appelé aussi « soufflé en cul ». Puis, en 2004, avec ma série des *Coraux*, je suis passée à la terre blanche chamottée ou le grès noir chamotté. Mon *Corail blanc* (61 x 51 cm)

tient sur une pierre brute que j'ai rapportée d'un voyage à Pietrasanta près de Carrare. À présent, ce que je crée est plus abstrait : je cherche une ligne de force à la fois plus archaïque et contemporaine.

Les artefacts préhistoriques tiennent également une place essentielle dans votre imaginaire.

Je suis touchée par les objets néolithiques, les formes simples et utiles. Je les trouve pures et belles. C'est la beauté qui déclenche l'envie de créer. Je garde les proportions réelles, l'empreinte à l'oxyde de fer formant un dessin étrange. Dans la série des *Bifaces*, les proportions me plaisent car elles sont simples avec la technique imprimée du graphisme qui les recouvre.

Est-ce que le colombin est votre unique manière de travailler ?

Oui, parce que cette technique me permet une grande liberté d'expression. J'utilise le grès noir chamotté, le paperclay, la faïence, avec l'apport d'oxydes ou de couleurs émaillées. Ce que je construis au début est relativement grossier : ce sont des boudins de terre que je superpose progressivement en les mouillant et en les appuyant entre eux ; ensuite, je termine l'homogénéité à l'aide d'une cuillère et d'un couteau. Puis, quand la terre sèche et commence à prendre la consistance du cuir, je travaille la forme. Je peux continuer à ajouter de la matière, c'est du modelage. Enfin, quand tout a bien séché, je gratte et ponce avec du papier de verre et des râpes jusqu'à ne plus voir les traces des colombins. Je suis alors obligée d'enlever de la matière jusqu'à trouver la forme voulue, et cela devient de la sculpture. Je regarde tous les profils, qui doivent être tendus et purs, les vides étant évidemment aussi importants que les pleins. Je peux créer toutes les formes possibles. J'aime que l'on puisse poser mes pièces dans tous les sens, même à l'envers. Pour les *Matrices*, par exemple, la forme du récipient m'intéressait. Une forme faite de pleins et de vides, dont on pouvait imaginer un intérieur. Cette forme m'a fait penser à une chrysalide, d'où l'appellation *Matrice*. Je voulais placer chaque pièce comme des cocons côte à côte, c'est pourquoi j'en ai fait une série. Leur contenant diffère car il n'y a pas de socle et la démarche est différente de mes autres séries. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CLOTILDE SCORDIA
REMERCIEMENTS À NATHALIE MONTAGNER

Méditerranée, terre fragile, jusqu'au 1^{er} novembre, Musée d'histoire et de céramique biotoises, 9, rue Saint-Sébastien, Biot (06). Tél. : 04 93 65 54 54.
www.musee-de-biot.fr



Vase 33, 2018, terre faïence, intérieur émaillé, 48 x 25 cm.



Lichen, 2018, 38 x 24 cm.

Étoile, 2012, terre chamottée, grès noir, 33 x 21 cm.